

50

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

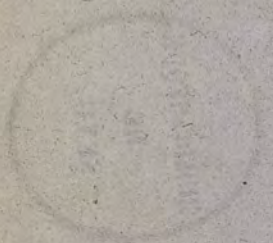


LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE



LIBERTÉ ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

LA MORT
DE MARAT,
TRAGÉDIE,
EN TROIS ACTES, ET EN VERS,
SUIVIE
DE SON APOTHEOSE,
EN UN ACTE, ET EN VERS,

PAR Jean-François BARRAU, Citoyen de Toulouse.

*Représentée pour la première fois à Toulouse sur
le Théâtre de la République, le 15 Pluviôse
de l'an deuxième de la République Française.*

Qu'ils le craignent encor, il va revivre en nous.

De l'Apothéose.

A TOULOUSE,

De l'Imprimerie du Citoyen JEAN-FLORENT BAOUR,
rue Saint-Rome.

PERSONNAGES.

MARAT. *Le Citoyen Ricquier.*
CHARLOTTE CORDAI. *La Cit. Backoffen.*
Madame MARAT. *La Citoyenne Cressent.*
DUPERRET, Représentant. *Le Cit. Valsain.*
UN REPRÉSENTANT, ami de Marat. *Le Cit. Dupuy.*
UN REPRÉSENTANT parlant. *Le Cit. Grenier.*
DEUX REPRÉSENTANS, Personnages muets.
UN CITOYEN parlant. *Le Cit. Lavit.*
CITOYENS ARMÉS.
CITOYENS SANS ARMES.
PEUPLE.

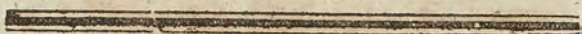
La Scène est à Paris , dans l'appartement de Marat.

Je déclare que je poursuivrai devant les Tribunaux tout Entrepreneur de Spectacle qui , au mépris de la propriété & des Lois existantes , se permettrait de faire représenter cette Tragédie sans mon consentement formel & par écrit. Je fais la même déclaration à tout imprimeur , contrefacteur & distributeur d'éditions contrefaites.

Jean-François BARRAU.

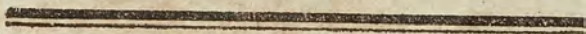


LA MORT
DE MARAT,
TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un salon ; la chambre à coucher est dans le fond , en face du Parterre ; les Acteurs qui viennent voir Marat , entrent par la dernière coulisse à la droite du Spectateur. Un secrétaire est placé sur l'avant-scène , du côté opposé.



SCENE PREMIERE.

MARAT , seul , malade , & en habit de repos.

(Il est assis devant son secrétaire : il a devant lui des mémoires , des feuilles périodiques , des lettres de correspondance : il les parcourt avec inquiétude ; il en lit sur-tout une avec attention. Tout-à-coup , sortant d'un profond recueillement , il s'écrie :)

TOUJOURS du sang ! ... toujours de nouvelles victimes !
Par-tout les pas du monstre , & la trace des crimes !
Peuple crédule & bon , qu'on égare en tous lieux ,
Sur ses vrais intérêts ne ferme plus les yeux !

Sous des voiles trompeurs couvrant leur imposture ;
Des traîtres ont fermé ton cœur à la nature ,
A la Patrie , aux lois : ne pouvant se venger ,
C'est par tes propres mains qu'ils veulent t'égorg.

(*Il se lève.*)

Nature ! Liberté ! que vos rayons célestes ,
Dissipent à jamais ces discordes funestes !
Lève-toi sur la France , astre de la Raison ,
De l'erreur , de la haine étouffe le poison !
Affermis parmi nous ton auguste équilibre ;
L'homme serait heureux s'il savait être libre.

(*Il se rassied , & poursuit un moment sa lecture.*)

Mayence n'est donc plus l'écueil de l'ennemi !
A d'infames traités l'armée a consenti !
Que dis-je ! nos guerriers en étaient incapables :
Les chefs , les chefs tout seuls , voilà les vrais coupables !
Mayence inaccessible , offrait de toutes parts ,
La valeur des soldats , l'orgueil des Boulevards.
Ce Custine odieux , négligeant nos frontières ,
Aura du sol français renversé les barrières ,
Et pour mieux réussir dans ses desseins pervers ,
Jusques dans nos succès préparé nos revers.
Ton espoir sera vain , ennemi trop perfide !
Plus que tu ne pensais , la Patrie intrépide ,
A de puissans moyens que tu ne connais pas ;
Autant que de Français nous comptons des soldats.

(*Il lit les nouvelles de la Vendée.*)

Du fanatisme encor la rage débordée ,
Remplit de ses horreurs les champs de la Vendée.
O Dieu de l'Univers & de la Liberté !
Tu commandes l'Amour & la Fraternité !
Voilà les saints devoirs que ta loi nous impose ;
Tu rejettes le sang qu'on verse pour ta cause.
Pour la dernière fois il coule en nos climats ;

Ton nom n'y sera plus le signal des combats.
 Mais vous qui trop long-tems osâtes , sur la terre ,
 Faire parler sa bouche & gronder son tonnerre ,
 Tandis que par vous seuls au carnage excités ,
 Des Français en tous lieux désolent nos cités ,
 Pour de moindres forfaits livrés à l'anathème ,
 Couverts de notre sang , voulez-vous qu'on vous aime ?
 Dieu n'est pas , comme vous , la terreur des humains ;
 Le glaive est à ses pieds , il n'est que dans vos mains ,
 Et son culte est gravé dans l'ame libre & pure ,
 Qui sert bien sa Patrie & chérit la Nature.

S C E N E I I.

MARAT, Madame MARAT. *Elle sort de la
 chambre du fond, censée la chambre de Marat.*

Madame MARAT, *qui l'a écouté quelque tems ,
 & qui a témoigné de l'inquiétude.*

AMI du Peuple ! ô toi , dont les jours précieux ,
 Des Français alarmés ont fixé tous les yeux ,
 Pour ce peuple chéri , pour moi , pour ta Patrie ,
 Laisse enfin rallumer le flambeau de ta vie ;
 Aux lois de la Nature il faut sacrifier ;
 Pour mieux servir la France , un moment l'oublier ,
 Et puiser dans le calme une vigueur nouvelle.

M A R A T.

Je me sens tous les jours renaître encor pour elle ,
 Tendre épouse ; & mon cœur de débris entouré ,
 Sous les glaces du corps , brûle d'un feu sacré :
 La Liberté , le Peuple , ont toute ma tendresse ;
 De mon corps , après tout , qu'importe la faiblesse ?

Eh que font à l'Etat quelques lustres de moins ?

Madame M A R A T.

L'intérêt de l'Etat exige tous tes soins ;
 Mais peux-tu , limitant le cours de tes services ,
 T'interdire à ton gré de plus longs sacrifices ?
 Si tu peux nous servir quelques momens de plus ,
 Ils ne font plus à toi ; c'est à nous qu'ils sont dus.
 D'une épouse qui t'aime , ah ! pardonne les craintes !
 Son cœur a de tes maux ressenti les atteintes :
 D'un excès de douleur pourrais-tu la blâmer ?
 Elle ne craint pour toi qu'à force de t'aimer.

M A R A T.

Parrage mon bonheur , puisqu'il est ton ouvrage ,
 Et bannis de mes maux la douloureuse image.
 Il est des intérêts bien plus grands que les miens ,
 Avant que d'être époux , nous fûmes citoyens :
 Plus que de mon bonheur , de ma gloire jalouse ,
 Sois digne de Marat , sois en tout mon épouse.

Madame M A R A T.

Je voudrais m'élever à cette noble ardeur ,
 Je sens que la Patrie est tout pour un grand cœur ;
 Mais ne puis-je t'aimer , sans devenir parjure ,
 A cet amour sacré vainqueur de la nature ?
 Idolâtre des lois dont tu fus le soutien ,
 Si j'adore l'époux , j'aime le Citoyen ;
 Et mon cœur glorieux d'une chaîne si belle ,
 En toi chérit la France , & te chérit en elle.
 Tel est de mon amour le généreux essor :
 N'a-t-il point fait assez ?

M A R A T.

Non : il faut plus encor ;
 Ce mélange d'amour & de patriotisme ,

N'a pas atteint , crois-moi , le faite du civisme.
 Toute entière aux climats qui t'ont donné le jour ,
 N'existe que pour eux , bannis tout autre amour ,
 Et désire ma mort , si mon ame flétrie ,
 Pourrait cesser jamais d'adorer la Patrie ,
 Ou si de ton époux le pieux dévouement ,
 Pourrait de son bonheur avancer le moment ;
 Tel est le vœu sacré d'un Citoyen fidelle ;
 Il aime sa Patrie , & ne veut aimer qu'elle.

Madame M A R A T.

Républicain sévère , ah ! s'il faut que mon cœur ,
 De tes mâles vertus atteigne la hauteur ,
 Avant de m'imposer ce pénible courage ,
 Laisse-moi du bonheur me retracer l'image ,
 Et d'un hymen chéri rappeler l'heureux jour.....

(*Marat fait un mouvement d'impatience*).

C'est le dernier tribut que je paye à l'amour.
 A la nature entière offrant notre hymenée ,
 A la face des cieux ta main me fut donnée ;
 Ta voix sur nos destins conjura l'Eternel ;
 Il fut de nos sermens le garant solennel....

M A R A T , *vivement , mais sans dureté.*

De ma félicité je connais tous les charmes ;
 Mais moins faible que toi , ces honteuses alarmes ,
 Qui déchirent ton cœur , ne vont pas jusqu'au mien.
 Vivre pour mon pays , c'est mon unique bien.

Madame M A R A T.

Eh bien ! cette Patrie à ton grand cœur si chère ,
 Cet hymen fortuné , dont j'ose être encor fière ,
 Ce peuple , ce pays idolâtrés par toi ,
 De conserver tes jours t'imposent tous la loi.

SCENE III.

MARAT, Madame MARAT, L'AMI,
entrant avec précipitation.

L'AMI.

AMI, d'un noir complot la nouvelle effrayante,
Sème de toutes parts l'horreur & l'épouvante;
Au Midi de la France, un essain conjuré,
Ose lever sur elle un bras dénaturé.

MARAT

Ah ! dissipe au plutôt le trouble de mon âme..

L'AMI.

Traître comme Lyon, mais cent fois plus infame,
Toulon vient aux Anglais de livrer sans effort,
Ses armes, ses remparts, ses vaisseaux & son port.

MARAT.

Justes Dieux ! & Beauvais est-il en leur puissance ?

L'AMI.

On le craint.

MARAT, *avec réflexion.*

Avec eux est-il d'intelligence ?

Sur son zèle apparent me serai-je trompé !....
Non, non, dans le complot Beauvais n'a point trempé ;
Du crime de Toulon, crois qu'il n'est point coupable ;
De cette lâcheté, Beauvais est incapable ;
Du peuple & de ses droits, ami bien prononcé,
Nous le verrons au poste où les lois l'ont placé,
Ou vivre avec honneur, ou périr avec gloire.

L'AMI.

Bientôt de ce forfait nous saurons mieux l'histoire.
Heureux ! si les détails qui nous sont inconnus,

Ne cachent point encor quelque attentat de plus ?
 J'en conviens , ce désastre étonne mon courage ;
 Par-tout la liberté fait un triste naufrage ;
 Le vaisseau de l'état de toutes parts battu ,
 Détruit ma confiance & lasse ma vertu.

M A R A T.

Affligé comme toi , je suis bien moins timide :
 Sur nos malheurs passés , jette un coup d'œil rapide ;
 Leur souvenir bientôt va rassurer ton cœur :
 Souviens-toi de ces jours de honte & de douleur ,
 Où , par d'affreux débats , trop long-temps désolée ,
 De nos Législateurs la seconde assemblée ,
 Du salut de l'Etat n'osant plus se charger ,
 De la Patrie enfin proclama le danger ,
 Et remit en nos mains le soin de la défendre.
 A de plus grands malheurs nous devons nous attendre ,
 Et peut-être qu'alors , par la crainte troublé ,
 Sur le sort de l'Etat , Marat même a tremblé ,
 La Liberté Française était à son aurore ,
 Ou plutôt en effet n'existait pas encore ,
 Le trône par nos mains n'était point renversé.
 Déchiré dans ses murs , au-dehors menacé ,
 Le peuple fatigué de guerres intestines ,
 Semblait du sol français disputer les ruines ;
 Des Rois coalisés les bataillons épars ,
 Forts de notre faiblesse , insultaient nos remparts ;
 D'infames Généraux , méditant nos défaites ,
 Leur offraient sans pudeur de faciles conquêtes.
 Qu'a fait le peuple alors ? le peuple s'est levé ,
 Par un effort soudain , lui-même s'est sauvé ,
 Et par-tout de sa masse opposant les barrières ,
 Il a fait aux tyrans respecter ses frontières ;
 Voilà ce qu'il a pu : voilà ce qu'à nos yeux
 A fait de toutes parts son bras victorieux :

As-tu de sa valeur oublié les miracles ?

L' A M I.

Non, Marat; mais je tremble à ces nouveaux obstacles,
Que l'intrigue en tous lieux fait naître sur ses pas,
Pour vaincre son courage, ou pour lasser son bras;
Par un sang précieux sur des villes rebelles,
S'il fallait acheter des victoires nouvelles,
Je tremble pour ce peuple, & je crains qu'épuisé,
Sous ses propres efforts il ne tombe écrasé.

M A R A T.

De ces vaines terreurs dissipe les prestiges,
Et de la Liberté connais mieux les prodiges;
De l'homme libre, ami, telle est l'autorité,
L'esclave devant lui recule épouvanté;
L'homme libre aimant mieux le trépas que la honte,
Frappe ses ennemis, & jamais ne les compte.
As-tu vu que malgré leurs farouches excès,
Leur nombre ait, quel qu'il fût, arrêté nos succès?
De la France ont-ils pu fouiller le territoire?
Des vainqueurs de Jemmappe ont ils terni la gloire?
Un moment sur nos bords on les vit se montrer,
Grâce à la trahison qui les y fit entrer;
Mais bientôt repoussés sur des rives lointaines,
Nos bras victorieux en ont purgé nos plaines:
Des Rois coalisés le chimérique orgueil,
Se creuse dans Toulon un plus vaste cercueil;
Nos guerriers, des Anglais confondant l'arrogance,
Sur les pas de la gloire iront à la vengeance;
Dans les murs de Toulon vous les verrez bientôt,
Punir avec éclat un infame complot.

L' A M I.

Mon cœur avec transport accepte ce présage;
Ton éloquence, ami, me rend tout mon courage;
Contre tous les dangers désormais affermi,
A tes vertus....

M A R A T , *l'interrompant.*

Arrête , & respecte un ami ;
 D'un éloge flatteur l'attrait peut nous surprendre ;
 Sachons le mériter , & craignons de l'entendre.
 Attends pour le louer que Marat ne soit plus.
 Je vais rendre le calme à mes sens trop émus ,
 D'un sommeil qui me fuit chercher la douce ivresse ,
 Et d'un corps épuisé soulager la faiblesse ;
 Ou plutôt m'occuper dans les bras du repos ,
 Du salut de l'état , bien plus que de mes maux.
 (*Il rentre dans sa chambre.*)

SCENE IV.

L' A M I , Madame M A R A T.

L' A M I.

A V E C tant de vertus , quelle fierté modeste !

Madame M A R A T.

Puisse-t-elle à ses jours ne pas être funeste !
 Puisse un si grand courage , en tous lieux révééré ,
 Aux ennemis du peuple être toujours sacré !

L' A M I.

Il le fera , Madame , & leur rage inquiète ,
 Même en le détestant respectera sa tête ,
 Du bonheur d'être à lui jouissez donc en paix ,
 Le fer des assassins ne l'atteindra jamais.

Madame M A R A T.

Plus j'aime mon époux , plus je crains pour sa vie ;
 A des Représentans ne l'à-t-on point ravie ?
 Lepellier , Bourdon , bien moins que lui fameux ,
 Naguère assassinés , il peut l'être comm'eux....

Marat , le peuple même , ont trop de confiance.

L' A M I.

L'amitié l'environne & veille à sa défense.

(*Madame Marat se retire dans sa chambre*).

Avant de pénétrer jusques à votre époux ,

L'ennemi de ses jours nous immolera tous.

A des vœux impuissans forcé de se contraindre ,

Il faudra malgré lui nous aimer..... ou nous craindre.

S C E N E V.

L'AMI , CHARLOTTE CORDAI. *Elle entre du même côté que l'Ami.*

CHARLOTTE , à part , sur le fond du théâtre.

U

U R A I N E , vengeance , amour ! vous qui guidez mes pas ;
Affermissez mon cœur & dirigez mon bras.

(*Elle s'avance.*)

(*Tout haut.*)

D'un pays éloigné , vers ces lieux accourue ,

Au vertueux Marat , citoyenne inconnue ,

Je viens communiquer des secrets importants.

L' A M I.

Ne puis-je les savoir ?

C H A R L O T T E.

Il n'est pas encor temps ;

Aujourd'hui , par ma voix , lui seul doit les connaître.

Mon sexe , mes discours vous étonnent peut-être ;

Mais vous saurez bientôt..... & vous pourrez juger ,

Si j'aime mon pays , si je fais le venger.

L' A M I.

Cette fierté , Madame , a droit de me surprendre ;

Mais ces secrets , comment les pûtes-vous apprendre ?

CHARLOTTE , après un moment de réflexion.

On crut que d'un complot instrument odieux ,
 Mais terrible au-dehors , je le servirai mieux ;
 On voulut abuser ma jeunesse égarée ,
 Me remplir de fureur en la rendant sacrée ;
 De la religion on emprunta la voix ,
 On remit à mon bras la vengeance des Rois.
 Ainsi des attentats sanctifiant l'ouvrage ,
 Une piété fausse exaltait mon courage.
 Tandis que de mon zèle admirant les progrès ,
 Les Conjurés pour moi n'avaient plus de secrets ,
 Habile à conserver l'apparence du crime ,
 Pour mieux les déjouer je gagnai leur estime.
 Il fallait de la trame atteindre la hauteur ,
 Affecter les dehors d'un vil conspirateur ,
 Sans jamais se trahir , sans cesse se contraindre ;
 Les aigrir , les flatter , tout promettre , tout feindre ;
 Pour sauver la Patrie oublier la vertu....
 Et les abandonner dès que je l'aurais pu.
 Grâce au ciel , mon courage eut des suites heureuses !
 Je conserve à l'état des têtes précieuses ;
 Et mes soins prévenant les plus affreux complots ,
 D'un sang inestimable arrêteront les flots.

(*D'un ton sombre , & avec confidence.*)

Hélas ! si le succès eût couronné le crime ,
 Marat aurait péri sa première victime.

L' A M I.

Quel abîme d'horreurs & de férocité !
 D'où venez-vous ?

C H A R L O T T E

De Caën , infidèle cité ,

Où Barbaroux triomphe , où des plus vains Monarques ;
 Buzot insolemment ose arborer les marques ,
 Et couvrant ses forfaits de l'appareil des Lois ;

Médite la vengeance & le retour des Rois.

(*L'Ami montre beaucoup d'inquiétude.*)

Rassurez-vous pourtant , la fatale journée ,
D'un assez long espace est encor éloignée ;
Je devais y donner le signal des forfaits.

L' A M I.

Comment récompenser ton zèle & tes bienfaits ?
Ton courage au grand jour est digne de paraître ,
Au Sénat assemblé viens te faire connaître ,
Moi-même devant lui je cours te présenter.

CHARLOTTE, *qui a réfléchi profondément pendant les dernières paroles de l'Ami , dit avec un air mystérieux :*

Voilà ce que d'abord j'avais voulu tenter ,
Mais d'un zèle trop prompt , inutile victime ,
Un intérêt plus grand à me taire m'anime ;
Le Sénat doit encor ignorer ces horreurs ,
Lui-même il est rempli de vils conspirateurs ,
Qui vers le Mont sacré , du Marais , de la Plaine ;
Dirigent sans pudeur les trames de la haine.
Hélas ! sur ce Mont même il est de faux amis.
A de si grands secrets peuvent-ils être admis ?
D'un silence forcé telle est la seule cause ;
Dans le cœur de Marat souffrez que je dépose
De ce complot affreux l'effroyable tissu.
Vous apprendrez bientôt tout ce qu'il aura su.

L' A M I.

Marat en ce moment ne saurait vous entendre ,
Dans le bras du sommeil....

CHARLOTTE.

Je vais ici l'attendre ,

A son cœur aujourd'hui je veux tout confier.

L' A M I.

Vous le devez , & moi , j'ose vous en prier.

Adieu. Le peuple entier va couronner ton zèle.
Aux travaux du Sénat déjà l'heure m'appelle ;
J'y cours , de tes vertus sincère admirateur.

CHARLOTTE, *avec véhémence.*

D'un silence profond j'implore la faveur.
Un mor peut exposer le salut de la France.

L' A M I.

Je l'aime autant que vous , comptez sur ma prudence.
Restez. A vous Marat bientôt se fera voir.

CHARLOTTE.

Mon cœur avec transport se livre à cet espoir.

(*L'Ami sort.*)

SCENE VI.

CHARLOTTE *seule.*

D'UN faux patriotisme accablante contrainte :
Dieux ! il a donc fallu m'abaisser à la feinte !
Vingt fois , en lui parlant , inhabile à mentir ,
Moi-même , en mes discours , j'ai craint de me trahir.
De ces Républicains tel est le caractère ;
Leur regard imposant & leur maintien sévère ,
Du plus noble courage étonnent la fierté. ...
Un instant m'a rendu toute ma fermeté ,
Et d'un meurtre éclatant , l'heure en vain différée ,
Ne ralentira point ma rage invétérée :
Dût-il à mon poignard échapper aujourd'hui ,
Duperret saura bien m'amener jusqu'à lui.
Quelqu'un vient. Gardons-nous de nous laisser surprendre ;
Pour mieux saisir ma proie il faut savoir l'attendre.

SCENE III.

CHARLOTTE, Madame MARAT , *sortant
de sa chambre.*

CHARLOTTE.

MADAME , à votre époux ne pourrais-je parler ?
Il est de grands secrets que je veux révéler.
L'intérêt de ses jours auprès de lui m'amène.

Madame M A R A T.

Marat vient au sommeil de se livrer à peine :
Dans les bras du repos qu'il ne connaissait plus ;
Laissez-le réparer ses esprits abattus.
A ses yeux aujourd'hui vous ne pourrez paraître ;
Mais si vous persistez à vous faire connaître ,
Qu'un écrit pour Marat , de votre main tracé ,
Apprenne le péril dont il est menacé.

CHARLOTTE , *avec une impatience modérée*
A votre époux , chez lui , je ne viens point écrire ;
Un écrit dira-t-il tout ce que je veux dire ? ...
Je reviendrai . . . Je vais seulement l'avertir
De me donner une heure , & de ne point sortir.

(*Charlotte s'approche du secrétaire , & écrit.*)

Madame M A R A T.

C'est ainsi que souvent , par de fausses alarmes ,
On a de son repos interrompu les charmes ;
La pitié quelquefois égare les bons cœurs ,
Un vil intérêt même a fait des délateurs . . .
Peut-être cette femme , injuste & criminelle ,
Prépare à la vertu quelqu'injure nouvelle ;
Peut-être , méditant de plus funestes coups . . .

Veillons

(17)

Veillons plus que jamais aux jours de mon époux ;
Observons cette femme , & si . . .

CHARLOTTE.

Voilà ma lettre ;

Daignez à votre époux au plutôt la remettre ,
Rendez-le favorable à mes vœux pressés ;
Je songe à vous servir plus que vous ne pensez.

(*A part.*)

Allons vers Duperret.

(*Elle sort.*)

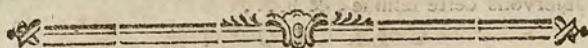
SCENE VIII.

Madame M A R A T *seule.*

E L L E a beau se contraindre ;
Malgré tous ses efforts elle n'a pas su feindre ;
A travers sa pudeur & ses brillans appas ,
Des regards incertains , un timide embarras ,
Décélaient du remords la honte & les alarmes.
Mon époux du sommeil goûte encore les charmes.
Protège son repos & conserve ses jours ;
Prête-nous de ton bras l'invincible secours ,
Dieu de la Liberté ! veille sur ton ouvrage ;
L'Ami de la Patrie est ta plus belle image.

(*Elle ferme le secrétaire & rentre dans la chambre
de Marat.*)

Fin du premier Acte.



A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

L' A M I *seul.*

MARAT repose encor. . . Un désir curieux ,
Du milieu du Sénat me ramène en ces lieux :
Je viens de ce complot , tramé dans le silence ,
Partager avec lui la triste confidence.
L'amour & l'amitié veillent à son bonheur ;
Ils ont les mêmes droits aux secrets de son cœur.
Mais les voici tous deux.

SCENE II.

MARAT, Madame MARAT, L' A M I.
(*Marat tient à la main la lettre de Charlotte Cordai.*)

L' A M I.

A S-TU vu cette femme ?

A-t-elle dévoilé les secrets de son ame ?

MARAT.

Pas encor , mais son zèle intéresse le mien ;
Je lui veux accorder un secret entretien.

(*A Madame Marat.*)

Pourquoi la faire attendre , & ne pas l'introduire ?
Sais-tu bien qu'à l'Érat ton refus pourrait nuire ?

Madame M A R A T.

Tendre époux ! j'ai voulu respecter ton repos.

M A R A T.

Eh que font à l'État , ou mes biens , ou mes maux ?

Soyons officieux dès que nous pouvons l'être :

Le moment du bienfait peut ne plus reparaître.

Sauvons d'abord les jours de nos concitoyens ,

Et puis , s'il en est tems , vous songerez aux miens.

Relifons.

(*Il lit.*)

» Vous aimez , dans votre ardeur civique ,

» A découvrir les funestes projets

» Que tous les jours des factieux secrets

» Forment contre la République.

(*Avec transport.*)

Oui , je l'aime , & d'un bras toujours levé sur eux ;

Je voudrais à la fois les atteindre en tous lieux ;

Porter le désespoir dans leur ame flétrie ,

Faire tomber sur eux le fer de la Patrie ,

Et mourir quand le peuple avec sécurité ,

Jouira de la paix & de sa liberté !

Peuple , de ton ami , c'est le vœu le plus tendre.

Poursuivons.

(*Il lit.*)

» Dans ces murs des ennemis nouveaux ;

» Du peuple & du Sénat menacent le repos ,

» Je veux t'aider à les surprendre.

» A celle qui t'écrit permets un libre accès :

» Dans ta maison daigne l'entendre ,

» Et tu goûteras seul le plaisir du succès.

CHARLOTTE CORDAY.

Dès qu'elle paraîtra qu'aussitôt on l'amène ;

Il faut que je la voie & que je l'entretienne ;

Heureux si d'un retard causé par vos refus ,

L'état ne doit souffrir aucun malheur de plus !

Madame M A R A T.

Permettez qu'à mon tour je parle sans contrainte.
Cette femme à mon cœur inspire quelque crainte :
Souvent , sous les dehors de la sérénité ,
Fermentent la colère & la férocité.
Tu crains peu des méchants les noires perfidies :
Mais il est parmi nous de ces femmes hardies ,
Qui d'un crime public osant briguer l'éclat ,
Commettraient sans rougir un lâche assassinat.

(*Marat & l'Ami font un mouvement d'impatience.*)

Celle qui veut te voir , n'est point telle , peut-être :
Mais sur un simple écrit , pourquoi sans la connaître ,
De la précaution négligeant les secours ,
Remettre entre ses mains le destin de tes jours ?
Contre un lâche assassin que peut la plus belle âme ,
Sans armes , sans défense ?

M A R A T , *avec vivacité.*

On peut mourir , Madame.

Eloignez cependant un sinistre avenir :
Mais dût le crime enfin jusqu'à moi parvenir ,
Jouer infortuné d'une terreur secrète ,
Irai-je de poignards environner ma tête ?
Et pour quelques méchants dont je brave les traits ,
Moi-même en supposer qui ne furent jamais ?
Qu'ils viennent jusqu'à moi , je saurai leur répondre :
Les regarder en face , amis , c'est les confondre.
A tous les citoyens mon accès est permis :
En paix avec mon cœur , je n'ai que des amis.

Madame M A R A T.

Veille sur mon époux , ô Dieu de l'innocence !

(*Elle rentre dans la chambre de Marat*).

SCENE III.

MARAT, SON AMI, DUPERRET.

L'AMI.

ON vient : c'est Duperrét !

MARAT.

Evitons sa présence.

(*Il fait un mouvement pour se retirer.*)

DUPERRET.

De ta haine un moment apaise la fureur ;

Marat, daigne m'entendre & me voir sans aigreur,

MARAT.

Eh de quel œil veux-tu qu'en ces lieux je te voie,

Organe empoisonné du parti qui t'envoie ?

De quel droit chez Marat t'oses-tu présenter ?

DUPERRET.

Tu pourrais me répondre , au lieu de m'insulter.

Unis en d'autres tems , tu m'aimeras peut-être....

MARAT.

Je cessai de t'aimer quand je pus te connaître :

Quand je te vis au fond d'un Marais plein d'horreur ,

De la cause du peuple infame déserteur ,

Méditant les complots d'une guerre intestine ,

De l'état ébranlé fomenter la ruine :

Reprile vagabond de ce Marais impur ,

Qui t'arrache aujourd'hui de ce repaire obscur ?

Que veux-tu ?

DUPERRET.

Te parler d'un intérêt suprême ;

Du Peuple infortuné , du Sénat , de toi-même.

De nos débats l'Europe a trop long-tems joui :
Que la paix entre nous règne dès aujourd'hui.

M A R A T.

Tu nous offres la paix ! toi , l'organe des traîtres
Qui déchirent la France & lui cherchent des maîtres !
Par qui de toutes parts on voit de sang trempés ,
Et les amis du peuple , & ceux que vous trompés !
Tu parles de la paix & de ses avantages !
De cette paix trompeuse où seront les ôtages ?
Est-ce Lyon rebelle & de sang abreuvé ?
Marseille , où des tyrans l'étendard est levé ?
Bordeaux , loin de nos camps rappelant ses cohortes ?
Toulon , qui vient de vendre & sa rade & ses portes ?
Est-ce enfin ce bon peuple en butte à vos fureurs ,
Qui répand à grands flots & son sang & ses pleurs ?
Qui de la Liberté croit venger la querelle ,
Tandis que par vos mains il n'assassine qu'elle ?

D U P E R R E T.

J'ai su de ses malheurs comme toi m'affliger :
Mais daigne nous entendre avant de nous juger.

M A R A T.

Tout un peuple vous juge , & bientôt ses victimes ,
Il vous fera subir la peine de vos crimes.
Il se souvient encor de votre lâcheté ,
Lorsque son dernier Roi fut par vous regretté.
Sa vengeance dès-lors a désigné vos têtes :
Et mieux instruit enfin sur vos trames secrètes ,
Il va , pour se donner une éternelle paix ,
Signaler sa justice , & punir vos forfaits.

D U P E R R E T.

C'est vous seuls que je crains , & non pas sa justice ,
Marat , je hais le crime & brave le supplice ;
On pourra me frapper , & non pas me punir.
Mais il est d'autres maux qu'il nous faut prévenir :

Crois-moi , faisons cesser des haines trop funestes ;
De la rivalité dissipons tous les restes :
Rendons à ce bon peuple , en devenant amis ,
Le bonheur qu'il espère , & qui lui fut promis ;
Et que nos cœurs enfin , libres de toute haine ,
Confondent le Marais , la Montagne & la Plaine.

M A R A T.

Quand même je croirais à ta sincérité ,
Duperret , entre nous il n'est point de traité.
Des droits d'un Peuple libre , interprète suprême ;
Que dis-je ! la Montagne est le peuple lui-même.
Ils se prêtent sans cesse un mutuel appui :
La Montagne impassible , & ferme comme lui ,
D'un souffle écrasera vos Marais & vos Plaines.

D U P E R R E T.

Tu veux donc des Français éterniser les haines !
Où crois-tu nous traîner encor ?

M A R A T.

A l'échafaud.

D U P E R R E T.

Il te faut donc du sang ?

M A R A T.

Oui , parjure , il m'en faut :
Mais c'est un sang impur , versé dans les supplices ;
C'est le tien , c'est celui de tes lâches complices.
Oui , jusqu'à l'échafaud ma vengeance vous suit.
Je ne m'en défends pas , tu le fais , je l'ai dit ;
Pour tarir à jamais la source de vos crimes ,
Il nous faut immoler de nombreuses victimes ,
Et c'est par tes pareils qu'on devrait commencer.

D U P E R R E T.

Tu veux du sang ! eh bien ! on en saura verser.
Les moyens sont tout prêts. Mais altéré du nôtre ,
Tu pourrais bien , Marat , en voir couler un autre.

D'un triomphe certain n'allez pas vous flatter ;
 Un orage terrible est bien près d'éclater ,
 Et forme sous vos pas d'effroyables abîmes.
 Un mot peut faire ouvrir nos villes maritimes ,
 A ces Rois conjurés dont le juste courroux ,
 Doit épargner la Plaine , & ne frapper que vous.
 Accepte sans rougir la paix que je propose :
 Le salut de l'État en est la seule cause ;
 Pour former entre nous ce fortuné lien ,
 Dirige ton parti , je te répons du mien :
 Je te l'offre en ami ; dans quelques jours , peut-être ,
 Je pourrai l'ordonner , & te parler en maître.
 Je ne veux aujourd'hui qu'intéresser ton cœur.

M A R A T.

As-tu cru la Montagne accessible à la peur ?
 De ta fausse grandeur je brave l'arrogance.
 Mais trahi malgré toi , quelle affreuse insolence
 Te fait parler ici d'un infame traité ,
 Avec les ennemis de notre liberté ?
 Quoi ! la honte n'a pas arrêté ton audace !
 Quoi ! tu viens menacer quand tu demandes grâce ?
 Vos projets sont connus , infames conjurés ;
 Du nom d'hommes d'état faussement décorés ,
 C'est à vous de trembler devant notre justice.
 Déjà dans votre cœur commence le supplice ,
 Et l'échafaud dans peu saura le consommer :
 Voilà la paix , les nœuds , que nous voulons former.
 Je déclare aux méchans une éternelle guerre ,
 Jusqu'à ce que le glaive en ait purgé la terre.
 Ami , séparons-nous de ce traître odieux ;
 Ne respirons plus l'air qu'il infecte en ces lieux.

(Ils passent ensemble dans la chambre.)

SCENE IV.

DUPERRET *seul.*

NOUS saurons prévenir l'instant de ta vengeance ,
 Et de ton cœur altier rabaisser l'insolence ,
 Républicain farouche , & de sang altéré !
 Ce peuple qu'un faux zèle a long-temps égaré ,
 Retiré par nos soins de ses erreurs funestes ,
 Du Trône & de l'Autel va recueillir les restes.
 Pour hâter ce grand jour il faut tout préparer :
 De ce Mont odieux d'abord nous délivrer ,
 En frapper tout-à-coup les plus illustres têtes ,
 Et signaler ainsi nos premières conquêtes.
 La vengeance , Marat , va commencer par toi :
 Ta mort sur la Montagne ira semer l'effroi ;
 Et les tiens éperdus , ne songeant qu'à te plaindre ,
 S'ils ne nous aiment pas , dumsins sauront nous craindre.
 Charlotte va venir : par sa feinte douceur ,
 Elle a su dérober les secrets de son cœur.
 Un fanatisme ardent a dirigé son zèle ;
 Elle croit plaire aux cieus & venger leur querelle ;
 Faisons servir l'erreur à nos vastes desseins ;
 Même en la méprisant servons-nous de ses mains :
 Elle vient. Rechaufons le zèle qui l'anime.

SCENE V.

DUPERRET, CHARLOTTE.

DUPERRET , *avec force.*

VIENS remplir ton destin , femme rare & sublime
 Signale au nom des cieus tes illustres hautfaits !

L'Europe attend de toi le bonheur & la paix !
 Du séjour éternel le Très-haut te contemple ,
 Et propose aux Français l'honneur de ton exemple.
 Il a baissé sur toi ses regards paternels ,
 Il se sert de ton bras pour venger ses autels.

C H A R L O T T E.

Du dessein qui m'anime exaltez moins la gloire ;
 Je ne m'aveugle point , & je ne saurais croire ,
 Que l'Eternel se plaise à des assassinats.
 Quel que soit le motif qui dirige mon bras ,
 Que je serve en ces lieux votre cause ou la mienne ;
 Je viens frapper Marat : voilà ce qui m'amène.
 Heureuse d'illustrer par un meurtre éclatant ,
 Des jours que je déteste , & la mort qui m'attend !

D U P E R R E T.

Je rends plus de justice à ton noble courage :
 Digne de concourir à notre auguste ouvrage ,
 Tu viens frapper un traître , & jouir à la fois ,
 Du fruit de ton audace & des bienfaits des Rois.
 Barbaroux , qui daigna te charger de sa lettre ,
 En se servant de toi m'apprit à te connaître :
 Du Trône & de l'Aurel invincible soutien...

C H A R L O T T E.

Duperrét , à ton cœur je vais ouvrir le mien.
 Tout ce que j'apperçois m'excite à la vengeance.
 Des plus nobles aïeux je tenais l'existence ,
 Et la fortune encor , pour combler mes souhaits ;
 A ceux de la nature égala ses bienfaits.
 Mon père anéantit le plus vaste héritage.
 Une affreuse indigence eût été son partage ,
 Si des Rois bienfaisans le rapide secours ,
 N'eût bientôt ranimé la splendeur de ses jours.
 Le Trône avait sur lui répandu ses largesses :
 Mais l'audace du peuple a tari nos richesses ,

Et par ses attentats nous fit perdre en un jour ;
 Les droits de la naissance & les dons de la Cour.
 Quelle fut ma douleur & celle de mon père !
 Condamnée à traîner une obscure misère ,
 Ne voyant après moi qu'un affreux avenir ,
 Je détestai la vie , & je voulus mourir.
 Ma mort eût prévenu des alarmes nouvelles :
 Je n'aurais point versé des larmes plus cruelles.
 Un souvenir affreux vient encor m'accabler !
 Pardonnez à ces pleurs que vous voyez couler :
 D'un amant qui n'est plus , la douloureuse image ,
 Demande un sang illustre & soutient mon courage.
 De son Dieu , de ses Rois , défenseur généreux ,
 Hélas ! il fut surpris en combattant pour eux ,
 Et traîné dans nos murs par une loi sévère.....
 Mes yeux ont vu tomber une tête si chère.....
 Digne de ses vertus , son amante aujourd'hui ,
 Sur le même échafaud vent monter après lui ;
 Mais avant de périr , par un effort sublime ,
 Je veux que dans la tombe une grande victime ,
 Aille apaiser son ombre & venger son trépas :
 Et c'est le fier Marat qu'a désigné mon bras.
 Ami , pour l'immoler j'ai quitté ma Patrie.

D U P E R R E T.

Du sort de ton amant mon ame est attendrie :
 Que ne puis-je avec toi , méprisant le danger.....

C H A R L O T T E , *l'interrompant.*

C'est à moi qu'appartient l'honneur de le venger.
 Le meurtre de Marat fut promis à sa cendre :
 C'est ce sang qu'il lui faut , & je viens le répandre :
 Quand il ne sera plus , tranquille sur mon sort ,
 J'abandonne ma vie & je brave la mort.

D U P E R R E T.

Marat ne suffit point à sa triste mémoire :

Surviv à ton courage & jouis de ta gloire !
 Les bienfaits de vingt Rois vont te récompenser ;
 Déjà de toutes parts je les vois s'avancer ,
 De la France vaincue achever la conquête ,
 Couronner ses héros , & te mettre à leur tête.

CHARLOTTE.

La valeur des Français a retardé leurs pas.
 Crois-moi , ne courons plus le hasard des combats :
 Nous avons trop compté sur des mains étrangères !
 Elles n'ont pas encor dépassé nos frontières :
 Des Rois coalisés je n'espère plus rien ;
 Au défaut de leurs bras , faisons servir le mien.
 Sors , Duperret ; ici l'on pourrait te surprendre ;
 Certain de mon succès , tu peux aller l'attendre :
 Adieu.

DUPERRET.

Puisse ton bras , par le ciel dirigé ,
 Dans son cœur....

CHARLOTTE.

Mon amant dans peu fera vengé.

(*Duperret sort.*)

SCENE VI.

CHARLOTTE, seule.

SERA-T-IL à mes vœux toujours inaccessible ?
 Aux dangers de l'état bien moins que lui sensible ,
 Sa femme de mes soins semble se défier ;
 Ma présence la trouble & paraît l'effrayer.
 N'importe , jusqu'à lui faisons-nous un passage.....
 Il faut l'intéresser par un autre langage ,

Et pour de faux malheurs implorer son appui.
 Si je ne peux enfin parvenir jusqu'à lui ,
 Je ne répondrai plus de ma fureur extrême ;
 Que sa femme à son tour tremble pour elle-même.....
 On vient. Contraignons-nous pour la dernière fois.

S C E N E V I I.

CHARLOTTE , Madame MARAT.

CHARLOTTE.

POURRAI-JE à votre époux faire entendre ma voix ,
 Madame ; ou dans ces lieux faut-il l'attendre encore ?

Madame M A R A T.

Si votre zèle est vrai , Madame , je l'honore :
 Mais ne pourriez-vous pas lui parler devant moi ?
 Soupçonnez-vous mon cœur ? doutez-vous de ma foi ?
 Epouse de Marat , vous puis-je être suspecte ?
 Eh ! quels sont les secrets qu'il faut que je respecte ?
 Vous parlez d'un péril qui le peut menacer :
 Qui doit plus que sa femme à lui s'intéresser ?
 Qui mieux que moi saura partager ses alarmes ?

C H A R L O T T E , *vivement.*

Plaiguez-le donc , Madame , & donnez-lui des larmes ;
 Le moment de sa mort n'est pas bien éloigné.

Madame M A R A T.

Dieux !

C H A R L O T T E , *vivement.*

D'un secret par vous trop long-tems dédaigné ,
 Un hasard fortuné me fit dépositaire.
 Je venais découvrir cet important mystère :
 Mais s'il faut qu'en mon cœur il reste renfermé ,
 Tremblez ; vous allez perdre un époux tant aimé ;

Et seule vous aurez , ou jalouse , ou timide ,
 Dirigé contre lui le poignard homicide ;
 L'Ami de la Patrie aura bientôt vécu ,
 Et pour comble d'horreur sa femme l'a voulu.

Madame M A R A T.

Des plus sombres terreurs vous accablez mon âme.
 Que voulez-vous enfin ?

CHARLOTTE , *avec la plus grande douceur.*

Ce que je veux , Madame ?

Parler à votre époux dans son appartement ,
 Le voir , l'entretenir , & fortir à l'instant.

Madame MARAT , *après un instant de recueillement.*

Je vous crois pour Marat un intérêt bien tendre.....

Mais loin de son épouse il ne peut vous entendre.

C H A R L O T T E.

C'en est fait , mon honneur me défend de rester.

Daignez sur vos refus quelque tems méditer :

Pour la dernière fois vous me verrez encore ,

Témoigner pour Marat un zèle qui m'honore :

Si votre cœur persiste à m'éloigner de lui ,

Du Peuple & de nos Lois j'invoquerai l'appui ,

Et malgré vous , forcée à la reconnaissance ,

Vous rougirez enfin d'un refus qui m'offense.

Adieu.

S C E N E V I I I.

Madame M A R A T , *seule.*

PLUS je la vois , plus je sens dans mon cœur ,
 Contr'elle s'élever des mouvemens d'horreur.
 Elle a beau se parer de cette amitié feinte :
 Du crime , dans ses yeux , elle porte l'empreinte.

Enfin , que mes soupçons soient faux ou qu'ils soient vrais ,
Charlotte jusqu'à lui ne parviendra jamais.

S C E N E I X.

Madame MARAT , MARAT , SON AMI.

(Ils sortent ensemble de la chambre.)

M A R A T.

DU plan que j'ai formé tu connais l'importance :
Il faut des ennemis tromper la vigilance :
Par un coup de tonnerre il les faut abîmer ,
Sans qu'ils aient vu l'orage autour d'eux se former.
C'est l'unique moyen de sauver la Patrie ;
La terreur & la mort l'ont déjà bien servie.
Va dire à mes amis qu'ici je les attends ,
Pour remettre en leurs mains des secrets importants.

L' A M I.

J'y vole.

S C E N E X.

M A R A T , Madame M A R A T.

M A R A T.

CETTE femme est-elle revenue ?
Et l'auriez-vous encor dérobée à ma vue ?

Madame M A R A T.

Pardonne aux mouvemens qui déchirent mon cœur ,
Cher époux , elle seule en fait naître l'horreur.
A te voir en secret cette femme obstinée ,
Par quelque affreux dessein est sans doute amenée :
J'ai cru trouver la mort dans son œil agité :

Mes refus ont aigri son cœur déconcerté.
Elle a fait à ses vœux succéder la menace ,
Et Charlotte bientôt , si j'en crois son audace ,
Osera , malgré moi , pénétrer jusqu'à vous.

M A R A T , *avec tranquillité.*

Sans en être surpris , j'admire son courroux :
Cette noble franchise a mérité la mienne ;
Son courage , crois-moi , ne vient point de la haine.
Ce caractère altier & ferme en ses desseins ,
Est le sceau glorieux des cœurs Républicains.
La vertu ne fait pas descendre à la prière :
Un refus la ramène à sa fierté première.
Pour moi , de sa grandeur plus que vous étonné ;
Je suis plus que jamais à la voir obstiné.

Madame M A R A T.

Je vous l'amenerai..... Mais pourquoi ma présence !....

M A R A T.

Savons-nous quels motifs excitent sa prudence ?
Peut-être des écarts dont elle doit gémir ,
Pourraient-ils devant toi la forcer de rougir :
Cette femme , en un mot , ne peut m'être suspecte ;
Si mon cœur a des droits que votre cœur respecte ,
Quel que soit mon destin , reconnaissez ma voix ,
Et sachez m'obéir pour la dernière fois.
Du soin de me sauver fiez-vous à moi-même.

S C E N E X I.

Madame M A R A T , M A R A T , plusieurs Citoyens
députés des Sections de Paris.

U N C I T O Y E N.

ENVOYÉS près de toi , par un peuple qui t'aime ,
Nous venons , pour des jours à l'Etat précieux ,
Déposer

Déposer dans ton cœur ses craintes & ses vœux.
 Revis pour ta Patrie , & fais cesser nos larmes ,
 Marat , dissipe enfin de trop longues alarmes.
 Épris de tes vertus , tous les vrais Citoyens ,
 Donneraient de leurs jours pour prolonger les tiens.

M A R A T.

Peuple sensible & bon , que mon sort intéresse ,
 De mon ame attendrie épargne la faiblesse !
 Marat par ton amour trop bien récompensé ,
 Reprend un nouvel être , & ses maux ont cessé.
 De plus dignes efforts vont marquer ma carrière.
 Ami , reviens au peuple , & dis-lui que j'espère ;
 Au salut de l'Erat veiller encor long-tems.
 Le soin de son bonheur remplit tous mes instans ;
 Il fixe tous mes vœux , il est ma loi suprême :
 Heureux si tout entier , à ce peuple que j'aime ,
 Je pouvais , de la mort , brisant les tristes fers ,
 Eterniser des jours qu'il m'a rendu si chers !

(*Marat , Madame Marat rentrent , les Citoyens se retirent.*)

Fin du second Acte.



A C T E I I I.

SCENE PREMIERE.

MARAT , *sortant de sa chambre , un mémoire à la main.*

LES Sénateurs , ici , tardent bien à se rendre ;
 Quel obstacle imprévu ? Mais je crois les entendre.

C

S C E N E I I.

MARAT , L'AMI , trois autres Représentans du peuple.

M A R A T.

MES amis , prenez place , & daignez m'écouter ;
 Sur de grands intérêts je veux vous consulter :
 Le salut de l'État est ce qui nous rassemble.
 Puissions-nous le vouloir & l'opérer ensemble !

Ce pouvoir étonnant qu'un peuple souverain ,
 Pour faire son bonheur , a mis dans notre main ,
 Le soin de modérer ses passions , ses vices ,
 De régler ses desirs , d'arrêter ses caprices ,
 De fixer à jamais ses devoirs & ses droits ,
 Le ministère enfin de lui donner des lois ,
 N'est pas un titre vain pour tout homme qui pense.
 Le rang est glorieux , le pouvoir est immense ;
 Et des soins qu'il prescrit l'impofante hauteur ,
 Ainsi que ses devoirs , doit agrandir son cœur...
 Au timon de l'état le peuple nous contemple ;
 Des vertus , de l'amour , nous lui devons l'exemple :
 Comme Légiflateurs , nous sommes Citoyens ,
 Et garans de ses maux , ainsi que de ses biens ;
 Du salut de l'État , sacrés dépositaires ,
 Sachons en illustrer les nobles caractères.

Les Français vers Paris nous avaient fait marcher ;
 Pour affermir la paix , & non pour l'empêcher ;
 Espoir fallacieux ! des haines meurtrières ,
 Formèrent entre nous d'éternelles barrières ;
 D'infames conjurés un détestable effain ,
 D'autant plus dangereux , qu'il est dans notre sein ;
 De sa haine avec soin déguifant l'artifice ,

Sapait de nos travaux le pénible édifice :
 Voyez de toutes parts de faux Représentans ,
 Invoquer contre nous les armes des tyrans ,
 Fomenteur avec art des guerres intestines ,
 Et de la République entasser les ruines.
 Leur fuite nous enseigne à les apprécier ;
 Le Sénat , de la France est l'unique foyer :
 Impassibles au poste où sa voix nous appelle ,
 Quiconque l'abandonne est dès-lors un rebelle.

L' A M I.

Leurs efforts seront vains , ami , la vérité
 Triomphera bientôt d'un parti détesté :
 La France va punir , à la fin mieux unie ,
 La fausse liberté comme la tyrannie.

M A R A T.

Sur nos dangers , ami , ne nous séduisons pas ;
 Des succès , j'en conviens , ont illustré nos pas :
 Sur un plan éternel la République assise ,
 Peut braver le Danube , & l'Ebre , & la Tamise :
 L'Europe entière en masse a beau tomber sur nous ;
 La France est invincible , elle rit de ses coups.
 Je le sai ; mais vainqueurs d'étrangères cohortes ,
 Un plus grand ennemi nous attend à nos portes.
 Les décrets du Sénat dans le Nord inconnus ,
 Y restent méprisés , ou n'y parviennent plus :
 Soit crainte , soit erreur , le Midi va lui-même ,
 De la révolte entière embrasser le système :
 Toulouse , amis , Toulouse a seule résisté ;
 Emule de Paris , immortelle cité ,
 Elle reste immuable au milieu de ces traîtres ,
 Et ne veut que nos lois pour ses Dieux & ses maîtres.
 D'un venin meurtrier , ces conjurés obscurs ,
 Tentèrent vainement d'empoisonner ses murs :

Elle a de leurs succès confondu l'espérance ;
Et Toulouse a sauvé le Midi de la France.

U N R E P R É S E N T A N T.

Hélas ! de nos dangers nous sommes trop instruits !
Leur horreur & leur nombre accablent nos esprits :
Mais pour les écarter il est quelque ressource.

M A R A T.

Oui , sans doute ; il nous faut remonter à leur source :
De ce monstre odieux qui veut perdre l'état ,
Les membres sont épars , la tête est au Sénat.
Sous la hache des lois que bientôt elle tombe :
Nous n'avons plus de traître , & le parti succombe.
Amis , le temps nous presse ; un seul instant de plus ;
Peut rendre pour jamais nos efforts superflus.
Il faut en peu de mots que notre cœur s'explique.
Voulons-nous sur sa base asseoir la République ?
Voulons-nous conserver avec la Liberté ,
Les droits de la Nature & de l'Egalité ?
Voulons-nous que la paix à nos haines succède ?
Vous connaissez le mal , appliquez le remède.
Nos plus grands ennemis sont au milieu de nous.

U N R E P R É S E N T A N T.

Je fais qu'il faut contr'eux porter les premiers coups.
Mais qui peut assurer que le peuple en silence ,
Respectera des lois l'éclatante vengeance ?
Et qu'il n'osera point , par l'erreur entraîné ,
Dans ses Représentans se croire condamné ?

L' A M I.

Le peuple à nos desseins rendra plus de justice ;
Et de ses faux amis bénira le supplice :
Il connaît de l'état l'immuable unité ;
Il sait que par nous tous il est représenté.
Non , non , ne craignez pas qu'indulgent pour le crime ;
Aux limites des lieux il règle son estime.

Tout est peuple chez lui ; tout est peuple chez nous :
 Il est indivisible , & nous le sommes tous :
 Déjà de toutes parts les ames se confondent ;
 Le Midi touche au Nord , & les cœurs se répondent.
 Ce peuple même , ami , dont tu crains le courroux ,
 Nous le verrons en foule accourir devant nous ,
 Invoquer à grands cris une justice prompte ,
 Appeler sur le crime & la mort & la honte ,
 Et prouver aux Tyrans , pour la dernière fois ,
 Qu'il ne veut plus enfin végéter sous des Rois.

MARAT , *en se levant. (Tous les autres se lèvent.)*
 Allez donc , pour presser l'instant de la vengeance ,
 Sûrs de l'aveu du peuple & de notre innocence ,
 Au Sénat , en mon nom , remettre cet écrit :
 Des plus vâstes complots il contient le récit ;
 De tous les conjurés vous y verrez les crimes ,
 Les moyens du succès , & le nom des victimes.

L' A M I.

Nous y courons , Marat ; & pleins de ton ardeur ,
 Nous allons de la France affermir le bonheur.

(L'Ami & les Représentans sortent.)

SCENE III.

M A R A T *seul.*

ENFIN , de tes beaux jours l'aurore va renaître ,
 Peuple devenu libre , & si digne de l'être !
 Un seul coup va tarir la source de tes maux.
 Assis sur tes lauriers , goûte enfin le repos.
 Combien il t'a coûté de précieuses têtes !
 Assure désormais le fruit de tes conquêtes.
 Vainqueur de tous ces Rois qui venaient t'affervir ,
 Dans un lâche sommeil ne vas point t'endormir !

D'un œil respectueux l'univers te contemple ;
 Donne-lui des vertus le précepte & l'exemple.
 Les lauriers de l'honneur sont dus à tes hautfaits :
 Apporte au monde entier de plus rares bienfaits.
 Il n'a que trop long-tems retenti de ta gloire !
 Rends-l'heureux ; ce sera ta plus belle victoire.
 Les peuples à ta perte obstinés autrefois ,
 Dégagés pour jamais de la chaîne des Rois ,
 A la saine raison rendus par tes exemples ,
 De toutes les erreurs feront crouler les Temples ,
 Et béniront enfin , dans des jours plus heureux ,
 Et les vœux & les lois que nous faisons pour eux.

S C E N E I V.

M A R A T , Madame M A R A T.

Madame M A R A T.

DU repos & du bain l'heure est déjà passée ,
 Marat.

M A R A T.

D'autres besoins occupaient ma pensée.
 Je n'ai pas de ce jour perdu tous les instans :
 A la nature encor donnons quelques momens ;
 Et lorsque du sommeil la propice influence ,
 Aura de mes douleurs calmé la violence ,
 Je veux au Sénat même annoncer mon projet ,
 Tonner à la Tribune , & rentrer satisfait.

(Il rentre dans sa chambre..)

S C E N E V.

Madame M A R A T *seule.*

DE ses sens épuisés il brave la faiblesse ,
Et le soin de ses jours n'a rien qui l'intéresse.
L'amour de la Patrie enflamme son ardeur ;
Il ne vit que pour elle ; elle est tout pour son cœur.

S C E N E V I.

Madame M A R A T , C H A R L O T T E.

Madame M A R A T.

DIEUX ! Charlotte revient : malgré moi sa présence ,
De ma terreur secrète aigrit la violence.
Aux ordres de Marat pourquoi faut-il céder ?
C H A R L O T T E , *avec douceur.*
Pourquoi d'un œil sévère encor me regarder ?
Le plus noble dessein vers Marat me ramène :
Redoutez-vous pour lui ma tendresse ou ma haine ?
Que je puisse un moment jusqu'à lui parvenir :
Je lui parle , & je fors pour ne plus revenir.
Ma bouche vous en fait l'authentique promesse.

Madame M A R A T.

Un bain restaurateur soulage sa faiblesse :
Vous pourrez près de lui rester quelques instans ;
Mais , au nom de ses maux , n'y soyez pas long-tems.

C H A R L O T T E.

Je le verrai ! Comment vous exprimer ma joie ?

(*A part.*)

Enfin je vais frapper & dévorer ma proie.

 SCENE VII.

Madame MARAT *seule.*

UN noir pressentiment vient encor , malgré moi ,
 Accabler mes esprits de tristesse & d'effroi :
 Je ne puis résister à mon impatience.
 De mes soupçons jaloux que mon époux s'offense ;
 Que Charlotte frémitte & s'indigne à son tour ,
 L'hymen pardonnera les terreurs de l'amour.
 Je vais...

(*Elle fait quelques pas.*)

Mais dans ces lieux quel bruit se fait entendre ?
 Dieux ! sauvez mon époux !

SCENE VIII.

L'AMI DE MARAT, Madame MARAT,
 plusieurs Citoyens armés.

L'AMI, *accourant.*

NOUS venons le défendre.
 Le plus affreux complot est tramé contre lui ,
 En votre époux , sans moi , périssait aujourd'hui.
 Ce Duperret qu'ici nous avons vu paraître ,
 Faux pacificateur , n'est lui-même qu'un traître.
 Il venait le frapper , au lieu de le fléchir.
 Auprès de cette enceinte on vient de le saisir :
 Il avait un poignard , instrument de sa haine.
 Vers les Juges déjà la vengeance le traîne ,

Et nous saurons par lui si d'autres assassins ,
Ont formé contre nous de semblables desseins .
Votre époux est-il seul ?

Madame M A R A T , *avec tranquillité.*

Cette femme inconnue ,
Pour l'instruire , sans doute , en ces lieux est venue ;
Hélas ! par mes refus j'arrêtais son ardeur ;
Mais je ne pouvais pas lire au fond de son cœur.

L' A M I , *impétueusement.*

Dans les soupçons affreux qui déchirent mon âme ,
Ici tout m'est suspect , & même cette femme :
Si , vendue en secret à ces conspirateurs ,
Elle venait frapper ?.... Je frémis....

(*On entend le cri de Marat , frappé par Charlotte.*)

Je me meurs.

Madame M A R A T.

Grands Dieux ! de mon époux j'entends la voix plaintive !

L' A M I.

Modérez les transports de votre âme craintive :
Nous courons le sauver.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS ; CHARLOTTE , *paraissant à la porte de la chambre de Marat. On voit dans son sein la guêpe du poignard dont elle s'est servie. Elle tient à la main le poignard ensanglanté.*

CHARLOTTE.

Vos soins sont superflus.

Mon bras m'a bien servie , & Marat ne vit plus.

(*Tous les Citoyens tirent leurs sabres.*)

(*Madame Marat court dans l'appartement de son époux.*)

L' A M I.

Après un tel forfait , quelle affreuse arrogance !

LE CITOYEN PARLANT.

Tu n'éviteras point notre juste vengeance.

L' A M I.

Eh ! que t'avait donc fait le meilleur des humains ,

Pour baigner dans son sang tes parricides mains ?

Un fanatisme affreux te fit marcher au crime :

Le Peuple au nom des Lois vengera ta victime.

(On ramène Madame Marat de la chambre de son mari.)

En vain de tes remords tu nous caches l'effroi :

Aux pieds de l'échafaud qu'on va dresser pour toi ,

D'une fausse grandeur dissipant le prestige ,

Montre , vas déposer le masque du prodige.

C H A R L O T T E.

Pensez-vous m'effrayer par votre désespoir ?

Qui fut donner la mort , saura la recevoir.

Vos armes , vos fureurs , n'ont rien qui m'épouvante ,

J'ai rempli mon dessein , & je mourrai contente.

*(Elle laisse tomber le poignard de sa main.)**(Les Citoyens lèvent le sabre sur elle).*

L' A M I , en retenant les bras des Citoyens.

Justement indignés , sur ce vil assassin ,

Ne portez pas encore une homicide main :

Il faut le conserver pour de plus grands supplices ,

Et de ce crime affreux connaître les complices.

Amis , que par vos mains ce monstre soit traîné

Vers le séjour affreux au crime destiné :

Dans peu , vous le verrez , au gré de votre envie ,

Appaiser par sa mort , Marat & la Patrie.

*(Les Citoyens emmènent Charlotte. Il n'en reste qu'un petit nombre auprès de Madame Marat.)**(Aux Citoyens qui restent auprès de Madame Marat.)*

Vous , restez auprès d'elle , & calmez sa douleur :

Ne l'abandonnez point à sa propre fureur :

Je vais de ce grand homme , ami toujours fidelle ,
 Apporter au Sénat cette horrible nouvelle ,
 Et bientôt dans ces lieux vous allez me revoir ,
 Aux restes de Marat rendre un triste devoir.
 (*Il sort.*)

S C E N E V.

Madame MARAT , CITOYENS.

Madame MARAT , *sortant peu à peu de son évanouissement.*

QUEL funeste secours me rappelle à la vie ?
 Eh ! qui peut me soustraire à la mort que j'envie ?
 C'en est fait : mes efforts ont été superflus :
 J'ai fermé sa paupière , & mon époux n'est plus.
 Pressentiment affreux du complot & du crime !
 Du cœur de l'assassin j'avais percé l'abîme ;
 Ses charmes , sa jeunesse & sa fausse candeur ,
 N'avaient pu m'en cacher la bassesse & l'horreur !
 Ah ! si j'en avais cru ce funeste présage ,
 Le monstre n'aurait pas accompli son ouvrage !
 Et cet époux chéri , par mes soins conservé ,
 Pour l'Etat & pour moi serait encor sauvé.
 Inutiles regrets ! il a cessé de vivre !
 Dans la nuit des tombeaux c'est à moi de le suivre :
 Je suis de mon époux le premier assassin :
 Seule j'ai dirigé le poignard sur son sein.
 O vous qui m'entendez , peuple vengeur du crime ,
 Voilà mon cœur : frappez sa première victime.
 (*Les Citoyens témoignent de la douleur.*)
 Au défaut de leurs bras , tonnez sur moi , grands Dieux !
 Et reprenez des jours qui me sont odieux.

(*Elle s'évanouit. On baisse la toile.*)

Fin du troisième & dernier Acte.

A P O T H É O S E D E M A R A T,

Qui doit être représentée après la Tragédie.

Le théâtre représente une place publique, au milieu de laquelle est planté l'arbre de la Liberté ; sur le devant de la scène est une pierre sur laquelle doit être exposé le corps de Marat. On exécute à grand orchestre l'Ouverture de Démophon, par Vogel, ou toute autre symphonie analogue au sujet. Après l'Ouverture quelques citoyens entrent sur la Scène par divers côtés, dans l'attitude de la consternation.

S C E N E P R E M I E R E.

Les Citoyens précédens , UN CITOYEN.

UN CITOYEN.

LA mort de notre ami sème par-tout le deuil ,
 Le Sénat veut en corps entourer son cercueil :
 Le peuple furieux , en troupes éperduës ,
 Couvre de toutes parts ces tristes avenues :
 Dans la foule pressés, des femmes, des enfans ,
 Pousent du désespoir les ténébreux accens.
 A travers les sanglots , les cris & les alarmes ,
 L'air retentit au loin du bruit affreux des armes ;
 Comme si dans nos murs l'ennemi fût entré ,
 Les citoyens épars , d'un bras désespéré ,
 Font briller dans les airs un acier homicide ,
 Jurent de se baigner au sang du parricide ,
 Et par deux sentimens partagés tour à tour ,
 Versent des pleurs de rage & des larmes d'amour ;
 On entend quelquefois le signal du carnage :
 D'une orageuse nuit ce jour est le présage.
 Pour de moindres forfaits , justement indigné ,
 Dans le sang ennemi le peuple s'est baigné.

UNE CITOYENNE.

De l'infame assassin n'a-t-on pu rien apprendre ?

LE CITOYEN.

D'un œil tranquille & fier elle paraît attendre
Le supplice prochain qu'elle a trop mérité ;
Mais elle a beau répondre avec tranquillité ,
De sa fausse vertu l'apparent héroïsme ,
Plus que de la grandeur tenait du fanatisme ;
Bien d'autres avant elle , à l'aspect de la mort ,
D'un courage emprunté s'imposèrent l'effort ;
De son nom tout au plus l'odieuse mémoire ,
Des scélérats fameux ira grossir l'histoire.

UNE CITOYENNE.

Le crime ne meurt pas , ainsi que la vertu.

LE CITOYEN.

Sur ce monstre odieux voilà ce que j'ai su :
Le peuple attend sa mort avec impatience :
Mais du triste convoi le cortège s'avance ;
Hélas ! à ce spectacle , & sans force & sans voix ,
Nous croyons tous le perdre une seconde fois.
(Ils s'écartent pour faire place au convoi.)

SCENE II.

MARCHE DU CONVOI.

Citoyennes , Enfans , Vieillards , Citoyens en uniforme sans armes , quatre Représentans : deux Citoyens , dont l'un porte le chapeau & l'autre l'écharpe tricolore de Marat : le corps de Marat porté sur un brancard par quatre Citoyens en uniforme ; le corps est étendu sur le brancard , la tête est ceinte d'une couronne civique ; on voit la blessure dont il est mort. A la suite du brancard , quatre Représentans : autres Citoyens armés & sans armes. Tout le cortège est terminé par une suite de Citoyens-Soldats avec leurs sabres dans le fourreau. On dépose le corps de Marat sur la pierre , & l'Ami de Marat se place à côté , de manière à pouvoir à la fois voir le public & le corps de Marat. Pendant la marche du Convoi on a joué la marche de Démophon ou toute autre analogue à la cérémonie.

Quand elle est finie , tous les Citoyens se rangent en demi-cercle derrière le corps de Marat , & l'Ami prend la parole.

L'AMI DE MARAT.

PEUPLE, de ton ami voilà ce qui te reste.
 Un complot détestable , à ton bonheur funeste ,
 Enlève aux vrais amis de notre Liberté ,
 Son appui le plus ferme & le plus redouté.
 Marat , l'effroi du crime & de l'Europe entière ,
 Contre vos ennemis invincible barrière ,
 Qui brava les efforts du Trône & de l'Autel ,
 D'une femme aujourd'hui reçoit le coup mortel.
(Tous les Citoyens font un mouvement d'indignation.)
 Je sai que l'assassin est en notre puissance ,
 Qu'interprète de lois & de votre vengeance ,
 Un tribunal de mort , par son sang odieux ,
 Appaisera son ombre & comblera nos vœux ;
 Mais il est d'autres soins que réclame sa cendre :
 Nous avons sur Marat des larmes à répandre ;
 Aux miennes , un moment , permettez de couler ;
 Un souvenir cruel vient les renouveler.
 Marat fut mon ami. . . . Devais-je lui survivre ?
 Pardonnez la douleur m'empêche de poursuivre.

(Il s'arrête un moment.)

Ce grand homme au Sénat , pour vous , pour vos enfans ;
 Ne répétera plus ces terribles accens ,
 Qui de l'ambition brisèrent les idôles ;
 Il ne portera plus ces augustes symboles ,
 De vos Législateurs vêtement respecté ,
 Et qu'aucun mieux que lui n'a jamais mérité.
 Anathème aux brigands qui tramèrent sa perte.

UN CITOYEN.

Jurons par notre ami , par sa plaie entr'ouverte ,
 Par ce cœur où brûla le feu le plus sacré ,
 De porter sur le monstre un bras désespéré ,
 De faire de son corps une terrible fête ,
 Quand le couteau vengeur aura frappé sa tête ;

Qu'il vienne sur sa tombe , entraîné par nos mains ,
Malgré lui rendre hommage au meilleur des humains.

L' A M I.

Amis , pour le venger qu'est-ce qu'une victime ?
Il nous faut remonter à la source du crime ;
D'un orage plus vaste anticiper les coups ,
Supposer tous les maux , & les prévenir tous.
Le crime de ce monstre annonce d'autres crimes ;
On aura désigné de nouvelles victimes.
Quelqu'important qu'il soit cet affreux attentat ,
Seul n'exposerait point le salut de l'Etat ;
Déjà pour remonter à ces trames secrètes ,
La loi vient de saisir de plus illustres têtes.
Trop long-tems déchiré par de tristes débats ,
Le Sénat a fini de scandaleux combats ;
Rappelé par vos cris à sa vigueur première ,
Il reprend aujourd'hui sa brillante carrière ;
Tel qu'on l'a vu jadis , & dès son premier pas ,
Proscrire pour jamais les Rois dans nos climats ,
Et suivant de l'honneur l'élan patriotique ,
Sur les débris du trône asseoir la République.

U N C I T O Y E N.

O Marat ! à ton meurtre il a dû ce transport ;
Le plus grand de tes jours est celui de ta mort.
Ainsi de tes vertus l'immortelle mémoire ,
Fera trembler le crime & revivre ta gloire.

L' A M I.

Par lui des généraux au parjure vendus ,
Dans leurs complots affreux ont été confondus.
De sa bouche à propos les cris sonnant l'alarme ,
De leurs fausses vertus dissipèrent le charme.
Sa voix a fait tomber d'antiques monumens ,
Ouvrages mensongers de l'erreur & du tems ,
Du Trône & de l'Autel fastueuses ruines ;
Par lui s'est affermi sur ses faibles racines ,
De l'humanité sainte & de la liberté ,
L'arbruste encor enfant dans nos villes planté.

UN CITOYEN.

C'est pourtant ce héros comblé de nos hommages,
Que l'erreur, que l'envie ont accablé d'outrages !
Et tandis que nos pleurs arrosent son cercueil,
Des ris secrets, peut-être, en flétrissent le deuil.

L' A M I.

Citoyens, les méchans n'aiment que leurs complices ;
Dans la mort de Marat qu'ils trouvent des délices !
Pour nous, de sa vertu connaissons mieux le prix.
Que lui fait des méchans, l'estime ou le mépris ?
Leur gaité criminelle est le sceau de sa gloire,
Et sur ses ennemis sa dernière victoire.
Je me trompe, Marat, de la nuit des tombeaux,
Remportera sur eux des triomphes nouveaux :
Son nom, des citoyens ornera la bannière,
Et poursuivra le crime à son dernier répaire.
Vivant, ils le craignaient ; mort, ils bravent ses coups :
Qu'ils le craignent encor, il va revivre en nous.
Toi, que nous admirons en pleurant sur ta cendre,
Marat, du sein de morts, daigne encor nous entendre !
Vois nos larmes d'amour, entends nos premiers vœux ;
De ton civisme en nous éternise les feux,
Revis pour ta Patrie, & veille encor pour elle.
Amis, allons porter sa dépouille mortelle,
Au tombeau que pour lui vos mains ont érigé ;
Et là, que tout un peuple autour de lui rangé,
Par un nouveau serment près de nous se rallie,
Pour venger à la fois Marat & la Patrie.
Il est d'autres sermens que nous devons prêter ;
Aux pieds de son cercueil jurons de l'imiter :
Nos larmes, nos vertus, sont l'auguste hécatombe,
Qui convient à Marat, & digne de sa tombe.

Fin de l'Apothéose.

FAUTE ESSENTIELLE À CORRIGER.

Page 13, Vers 2, lisez :

Moins terrible au-dehors, je le servirais mieux.

